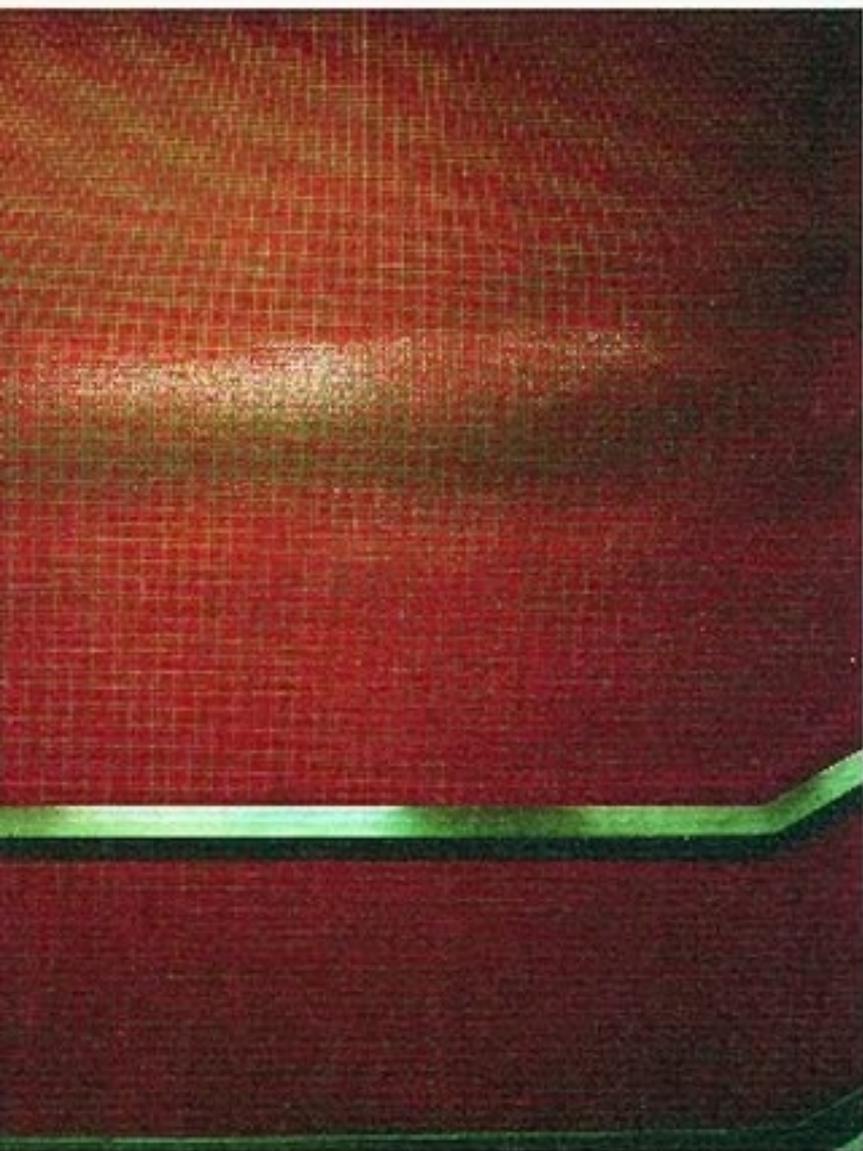


Bachir Kerroumi  
**Le voile rouge**



**Gallimard**

Extrait de la publication

haute enfance







## **haute enfance**

Collection dirigée  
par Colline Faure-Poirée



Bachir Kerroumi  
**Le voile rouge**

*nrf*

Gallimard



*À Sonia, Sébastien, Nordine, Hélène et Enzo, j'espère que cet ouvrage renforcera votre curiosité sur le lien culturel qui vous attache à la rive du sud.*



Je suis aveugle, mais on trouve toujours plus  
malheureux que soi. J'aurais pu être noir!

RAY CHARLES

Oiseau têtu,  
Oiseau perdu, de l'aube au soir reviendras-tu?

MOHAMMED DIB  
*Ombre gardienne*



## Chapitre 1

Je viens d'un monde où l'adolescence n'existe pas.

L'insouciance qui, d'habitude, protège les enfants d'une réalité âpre nous quittait trop vite. Je l'avais ressenti très tôt, peut-être dès l'âge de dix ans, dans les regards de mes camarades. Chaque mois qui passait voyait disparaître un peu de l'innocence qui pétillait dans nos yeux. Nos visages mêmes, si expressifs et si souvent joyeux, se desséchaient au fil du temps. Heureusement, nous avions les rêves de voyages pour garder un peu le sourire.

Partir loin, très loin, là où nous aurions de quoi manger à tous les repas ; là où nous pourrions mettre des habits propres tous les jours ; là où nous aurions de l'eau à profusion pour nous laver et boire jusqu'à plus soif...

L'inexpérience de notre jeune âge était de ce point de vue une chance, elle nous ouvrait tout grand vers l'avenir. L'enthousiasme de notre esprit inventif ne connaissait aucune limite, et nous transportait dans d'in vraisemblables histoires.

Dès qu'on se retrouvait, un seul sujet retenait toute

notre attention : le départ vers un nouvel univers. C'étaient des conversations permanentes, obsessionnelles, mais qui nous faisaient beaucoup de bien.

Nous avions pourtant une autre source de vie, mais secrète celle-là, dont on ne disait mot. Quelques regards furtifs, complices, échangés entre nous, révélaient pourtant des émois étourdissants.

Cela se passait dès l'arrivée du printemps, quand les femmes, pour les mariages, organisaient leur propre fête à l'intention de la jeune mariée. Les hommes étaient interdits, mais les enfants avaient le droit d'y assister. Certains petits garçons se laissaient même déguiser en filles pour danser avec les invitées. La coutume voulait que l'orchestre aussi soit composé uniquement de musiciennes. Toutes les femmes, de tous âges, portaient de belles robes moulantes, avec des broderies qui scintillaient ; quelquefois, elles étaient presque transparentes. Avec leurs visages rayonnants et leurs airs faussement timides, nous les trouvions vraiment magnifiques, comme dans les contes magiques qui narraient les histoires d'amour des belles Orientales.

Lorsqu'une danseuse se mettait en rythme, en écartant les bras et remuant des épaules par petits mouvements saccadés, son décolleté frissonnait et on devinait le plaisir dans ses yeux. Le rituel veut que, pendant la danse, toutes les parties du corps soient mises en valeur. Le moment qui nous faisait vibrer le cœur, c'est quand elles se déhanchaient et roulaient juste le ventre, les seins et les fesses. Pour faire durer leur plaisir, elles ondulaient des

hanches par des mouvements circulaires très suggestifs aux sons ronds et amples du tambour qu'on appelle la *derbouka*. J'étais transporté par une énergie forte et suave. Mon regard caressait les rondeurs de celle que je m'étais choisie. Parce que après, tous les copains présents défendraient mordicus, chacun à son tour, la fille ou la femme qui l'avait illuminé par la beauté et la volupté de sa danse.

Ces mariages étaient des parenthèses enchantées, qui nous arrachaient pour un temps trop court à la brutalité de notre quotidien de misère.

Dans le quartier d'Oran où j'ai vécu mes quinze premières années, la pauvreté ne nous laissait pas, comme aux gamins des quartiers moins pauvres, le temps de grandir, et nous obligeait à quitter l'enfance beaucoup trop tôt.

J'en garde un certain ressentiment, comme si on m'avait confisqué ces années où l'on vit des émotions uniques et où l'on découvre à la fois ses sens et ses sentiments.

Nous étions en danger d'être amputés d'une partie de notre affectivité.

Pour nos parents, la pauvreté était un déchirement : nous leur étions très chers, dans tous les sens du terme. Ils nous adoraient, mais la dureté de la vie les poussait malgré eux à nous faire sentir que nous leur étions des charges parfois insupportables.

Certains adultes que je côtoyais portaient les marques d'un destin tragique sur leurs visages. Leurs figures res-

semblaient à celles des statues de bronze qu'on trouvait dans le centre-ville. On lisait sur leurs traits la souffrance du passé.

À l'occasion de chaque rassemblement (soirées, fêtes familiales ou célébrations religieuses...), les mêmes conversations revenaient sans cesse : les hommes parlaient de la guerre d'Algérie en se glorifiant, les femmes échangeaient des recettes de sorcières pour garder leurs maris. Un jour, j'entendis mon grand-père dire à un autre homme qui buvait le thé avec lui :

— Les vrais résistants ne parlent pas de leur guerre, c'est un souvenir douloureux. Ceux qui veulent se glorifier n'ont généralement pas fait de résistance, mais souffrent de leur lâcheté. Il faut les laisser se vanter, c'est peut-être pour eux le seul moyen de supporter ce fardeau.

Depuis ce jour, j'ai regardé ces gens avec tristesse. Je me disais que la guerre avait ravagé les vivants comme la terre. La longue occupation avec ses humiliations, les tortures physiques et psychologiques ont durement rongé les âmes et desséché les cœurs.

Une peur effroyable m'envahissait le corps et l'esprit : parviendrais-je à fuir cet enfer avant de devenir un mort vivant comme eux ?

Chaque année, et pas seulement à cause des mariages, le printemps nous sortait, nous les jeunes garçons, du triple enfermement où nous tenait une société surréaliste.

D'abord, l'enfermement de l'automne et de l'hiver

qui, par leur grisaille, contrastent avec les beaux jours de l'été ; leur arrivée causait toujours un choc brutal dans les têtes.

Ensuite, celui de la pensée militaire, une pensée pauvre imposée par une dictature qui prétendait incarner la patrie protectrice.

Enfin, celui des mentalités, le plus pernicieux des trois.

Dans les familles des classes moyennes et ouvrières, toutes sortes de tabous réduisaient la liberté de parler, de jouer et même de s'habiller... C'était encore plus sensible en hiver. Peut-être parce que le changement de saison attisait ces interdits.

Sur ce sujet l'hypocrisie est de mise. C'est un tabou extraordinairement sophistiqué : l'apparence est pour l'homme, mais la femme tire les ficelles. C'est elle qui manipule pour le bien de sa famille son environnement masculin, le père, le mari, le frère...

L'homme se présente comme l'autorité incontestable dans la maison, or il ne sait rien, il ne gère rien, c'est sa femme qui maîtrise les dépenses, s'occupe des enfants et de son mari et soigne celui qui est malade...

La preuve en est qu'un homme quitté par sa femme retourne chez sa mère !

Lorsque le printemps et l'été arrivaient, nos têtes, nos corps se libéraient comme par miracle. Et quand nous regardions la mer, par beau temps, nous avions l'impression qu'un immense espace de liberté naissait dans nos esprits ; pour un instant, nous ne nous sentions plus emprisonnés par l'amour primitif de nos mères, la stu-

pidité du nationalisme et le regard méprisant de l'Occident.

*Chaque parole qui se ferme  
Ouvre une plaie sur l'innocent*

Un soir, quelqu'un a dit : « Il nous reste la mer pour rêver la liberté. »

C'était lors d'une de ces conversations de fin de journée où les hommes, jeunes et vieux, sortaient pour échapper à la chaleur des maisons et formaient de petits attroupements ici et là. La plupart se réunissaient par affinité, intérêt et, parfois aussi, par obligation. Chaque groupe respectait l'autre, mais restait à part.

Il y avait là les ouvriers, les fonctionnaires, les religieux, les chômeurs. Même les voyous avaient leur groupe mais, ne pouvant s'afficher comme tels, ils essayaient d'adopter le comportement des travailleurs honnêtes. Personne n'était dupe. Chacun les connaissait et savait, eux les premiers, qu'ils n'étaient tolérés qu'à condition de commettre leurs méfaits, même les plus anodins, hors du quartier sous peine d'en être exilés. Alors, ils exerçaient leurs saloperies à l'extérieur voire dans d'autres villes.

Je ne dois mon salut qu'aux rêves éveillés. Grâce à mon imagination, je pouvais voyager à ma guise, traverser la Méditerranée sur un paquebot et aller si loin que tous les pays du monde me devenaient familiers.

De toutes ces journées d'été, une m'est restée en mémoire jusque dans ses moindres détails.

J'avais passé l'après-midi sur une des plages de la corniche oranaise où, sous le soleil au zénith, une chaleur vive et suave me brûlait la peau à petit feu. Il faisait peut-être trente-cinq ou quarante degrés.

Comme tous les autochtones, j'adorais le soleil et la mer et, dès le mois d'avril, je courais à la plage qui n'était pas loin de nos habitations.

J'éprouvais une sensation étrange et délicieuse.

Le sable était comme des braises et ceux qui n'avaient pas d'abris : parasol, tente, étaient obligés de rester au bord de l'eau.

Ce jour-là, en quelques heures, la plage s'était remplie de vacanciers qui s'étaient étalés ici ou là. La plupart étaient un peu pâles. C'est ainsi qu'on reconnaissait les gens qui venaient de l'intérieur du pays. Généralement les Oranais sont déjà bien noirs en juillet. Avec leur nonchalance un peu fataliste, on les repère rapidement.

Autour de moi la plage était parsemée de corps allongés sous les rayons du soleil qui provoquaient une sensualité palpable.

C'était un plaisir dangereux : être brûlé à l'extérieur mais vivifié à l'intérieur.

Il était cinq heures de l'après-midi, heure où le soleil faiblissait et où la chaleur devenait supportable. C'était une belle fin de journée. La mer était calme, les gens sur la plage semblaient baigner dans une atmosphère de bien-être voluptueux. Je vivais un des rares moments où

l'existence me paraissait échapper aux souffrances de la misère.

Allongé sur le sable, j'admirais à la dérobée et d'un regard malicieux les beautés féminines.

À quelques mètres de moi, je repérai un couple d'allure modeste.

La femme était assise en tailleur. Son compagnon, allongé, appuyait la tête sur sa cuisse.

Le contraste qui se dégagait de cette scène était saisissant. D'apparence, ils avaient l'air pauvres, leurs peaux étaient très pâles et ils étaient vêtus de maillots de bain usés ; mais ils dégageaient une impression de sérénité, de complicité profonde et de bonheur absolu.

Les sentiments qui les unissaient me rendirent très triste, car ils me rappelaient les rapports détestables de mes parents.

Malgré mon jeune âge, j'avais vite compris la douleur de ma mère. Mon père avait pris la mauvaise habitude d'alterner les mariages et les divorces, allant de ma mère à deux autres femmes et les quittant à chaque nouvelle naissance. Dans ma famille, originaire du grand Sahara, il n'était pas bien vu d'avoir plusieurs femmes, mais sans doute mon père se croyait-il plus malin.

Alors que ces pensées blessantes m'arrachaient aux délices de cet après-midi, j'entendis une voix lointaine, entrecoupée, qui venait du large. Regardant vers la mer, j'aperçus quelqu'un qui se noyait, peut-être un étranger qui, ne connaissant pas les courants de cette côte, s'était fait avaler par ce que nous appelions le « tourbillon ».

Je me précipitai aussitôt à son aide et avançai dans l'eau à grandes enjambées jusqu'au moment où, tout d'un coup, l'émotion me prit à la gorge en reconnaissant un de mes meilleurs camarades, voisin de quartier.

Je nageai de toutes mes forces. Il fallait que j'arrive à temps.

Là-bas, mon ami se débattait en gestes désordonnés, sortant sa tête hors de l'eau pour appeler à l'aide, et coulant aussitôt avant de réapparaître, puis de couler à nouveau.

Je me demandais comment j'allais faire pour le ramener sur la plage...

Je me souvenais des récits de noyades que les grands garçons de mon quartier nous racontaient. Cela me donnait du courage, car il y avait toujours dans ces histoires un anonyme qui risquait sa vie pour sauver celle d'un autre.

En m'approchant de mon camarade, les consignes de secours en mer que l'instituteur nous avait apprises me revinrent en mémoire. Je me répétais : il faut le calmer et le convaincre de faire la planche, ainsi je pourrai le mener jusqu'au rivage.

Lorsqu'il me vit à sa hauteur, il s'agrippa à mes épaules et je coulai avec lui. Sous l'eau, je le repoussai violemment de mes deux mains. Je remontai à la surface, pour respirer un peu et, lorsqu'il apparut à son tour, je pris son bras en criant :

— Calme-toi ! Calme-toi ! Allonge-toi ! Allonge-

toi et fais la planche! Ne t'inquiète pas! Ne t'inquiète pas!

Il finit par m'écouter et se mettre sur le dos. Il était allongé, le visage hors de l'eau, mais sa respiration restait haletante.

Je lui dis calmement :

— Tu es très bien dans cette position. Maintenant, je vais nager d'un bras et te pousser de l'autre. Toi, tu vas battre doucement des pieds dans l'eau et garder tes jambes droites. Si tu m'écoutes, tout ira bien, le bord n'est pas loin!

Nous avons avancé d'à peine quelques mètres que déjà, je me sentais épuisé. Mes jambes n'arrivaient pas à compenser le poids du corps de mon ami. Je me répétais : tu ne dois pas faiblir, non! Et, pour m'encourager, je me dis que les maîtres-nageurs allaient venir nous sauver bientôt.

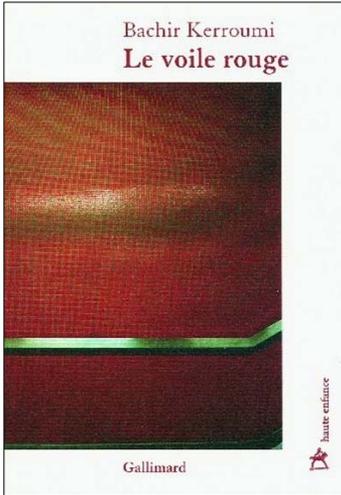
Une autre phrase de notre instituteur me revint : « En toutes circonstances, vous devez conserver votre calme, le corps relâché, très décontracté. Ainsi vous serez léger sur l'eau... »

Instinctivement je transmis ma confiance à mon ami, lui annonçant que nous n'étions plus très loin. *On va y arriver!* Je lui fis un sourire. Il me le rendit avec un regard inquiet.

Je remarquai, cependant, qu'il s'apaisait peu à peu, que la peur quittait son visage et que son souffle reprenait un rythme normal.

Enfin, nous parvînmes sur le sable.

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*



# Le voile rouge

## Bachir Kerroumi

Cette édition électronique du livre *Le voile rouge*  
de *Bachir Kerroumi*  
a été réalisée le 23/11/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en juin 2009 (ISBN : 9782070125371)  
Code Sodis : N32146 - ISBN : 9792070285098